



LA  
HAUTE  
VALLÉE DE CHEVREUSE

PARC  
NATUREL  
RÉGIONAL

Préface de  
MICHEL TOURNIER

ALEXANDRE DELARGE  
JACQUES de GIVRY & YVES GONTIER

JDG

LA  
HAUTE  
VALLÉE DE CHEVREUSE



Préface  
MICHEL TOURNIER  
*de l'Académie Goncourt*

Texte et légendes  
ALEXANDRE DELARGE

Photographies  
JACQUES de GIVRY & YVES GONTIER



## Préface



« Il sort de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère comme une garde avancée aux frontières de la vie pour recevoir ceux qui entrent et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre composent l'héritage de ce roi des sacrifices ».

François-René de Chateaubriand  
*-Génie du Christianisme, 913-4*

Sur Vancouver où j'ai passé dix jours, je suis intarissable, mais que dire de cette Vallée de Chevreuse où je vis depuis trente-cinq ans et où j'ai écrit tout ce que j'ai publié? Peut-être faut-il inscrire le beau mot de *destin* en tête de ces lignes. C'est que, né à Paris — et d'emblée mortellement malheureux — je n'ai vraiment commencé à vivre que lorsque ma famille s'installa à Saint-Germain-en-Laye. Là, je découvris la bicyclette — sur la Terrasse —, le cheval — dans la forêt —, les fleurs et les oiseaux — dans le petit jardin de la maison. Les Allemands nous chassèrent en 1941 de ces lieux bénis. Ensuite j'ai erré dans toute la France, dans toute l'Europe, en sachant bien que ma vraie terre se situait dans ce sud-ouest de l'Ile-de-France. J'ai habité mon premier presbytère en Bourgogne pendant la guerre. Mais ce n'était qu'une répétition générale. Le presbytère où j'ai passé déjà plus de la moitié de ma vie est celui de Choisel, près de Chevreuse, qui fut longtemps illustré par la présence d'Ingrid Bergman.

Me voici donc pour toujours peut-être à l'ombre de cette église, posée, massive et maternelle, l'air protecteur, au milieu des maisons, comme une poule entourée de ses poussins. L'église possède une porte qui devrait me permettre d'y entrer sans quitter mes terres, si elle n'était condamnée. Avec les écrivains, on ne sait jamais : j'ai peut-être des habitudes de messes noires ?

Pourtant l'église et son cimetière ne se font pas faute de se rappeler à moi. Une nuit d'hiver, les morts ont carrément défoncé le mur et se sont répandus dans le jardin. Plus récemment, la télévision me filmait en interview. Je lève un doigt. Je dis « Ecoutez bien ce bruit de bêche ! C'est un bruit métaphysique. C'est le fossoyeur qui creuse une tombe de l'autre côté du mur ! » Car l'autre-côté-du-mur, c'est bien sûr l'au-delà, et je donne par devers moi à l'expression « faire le mur » un sens assez particulier et nullement rassurant.

Mais surtout, il y a le clocher et ses cloches. Les heures et les demies tintinnabulent jour et nuit. Et de surcroît nous avons droit à un carillon d'angelus à midi et à sept heures du soir. Et ce n'est certes pas impunément qu'on écrit toute une œuvre au son des cloches. Notons d'abord l'atmosphère campagnarde qui imprègne mes livres. « Les anges dans nos campagnes... » chante le cantique. Eh oui, qui songerait à un angelus dans une ville ? Le tableau célèbre de Millet réunit un couple de ramasseurs de pommes de terre avec dans le lointain la silhouette d'un clocher. Il y a toujours un côté ramassage de pommes de terre dans mes livres avec l'odeur des mottes retournées et des fanes brûlées. Il y a aussi des anges. Aurais-je écrit *Gaspard, Melchior et Balthazar* si j'habitais Paris ? Peut-être, mais d'une toute autre façon.

Mais l'église et le presbytère appellent un troisième pôle obligé : le château. Ma maison est à égale distance de trois demeures seigneuriales : Dampierre, Mauvières et Breteuil. Oeuvre de Mansard et Le Nôtre, le château et le parc de Dampierre sont la propriété des ducs de Luynes depuis 1657. Dès le printemps, le parc abrite des floralies qui forment la promenade la plus capiteuse qui se puisse imaginer. De Breteuil, Henri-François et Séverine ont fait d'année en année avec un courage et une intelligence exemplaires un véritable centre de festivals historiques, musicaux, théâtraux et poétiques. Dissimulé dans les futaies, Mauvières, inspiré

par la famille que fondèrent Jacques et Anne de Bryas, a droit à une place bien peu reconnue dans la littérature française. Cyrano de Bergerac était né à Paris en 1619. Mais c'est là qu'il passa toute sa jeunesse. En vérité il n'avait pas le moindre lien avec la Gascogne, et Bergerac est le nom d'une terre qui relève de Mauvières. Edmond Rostand profita de cette homonymie pour faire un amalgame entre Cyrano et d'Artagnan, authentique Gascon, lui, et qui fait d'ailleurs une courte apparition dans sa célèbre pièce.

Plus je songe à ces lieux, plus j'y trouve de surprises et d'esprit. Lieux hantés en vérité. Savez-vous qu'à moins de deux kilomètres de chez moi, on a trouvé du pétrole? Bientôt nous aurons droit à un derrick couronné d'une flamme, et peut-être écrirai-je une nouvelle version du *Salairé de la Peur*. Mais rien n'égalera jamais la formidable migration que j'ai vue trois années de suite, un certain soir de mai, piétiner sous mes fenêtres. Dix mille personnes — des femmes, des enfants, des prêtres, des moines, des infirmes et même des aveugles — progressaient en chantant des cantiques et en récitant des prières. Le seul bruit de leurs pas était assourdissant. Ils arrivaient de Paris et avaient quarante kilomètres dans les jambes. Leur lieu de nuitée était un vaste champ à quelques mètres de chez moi. Quel spectacle, ces tentes, ces feux, ces autels dressés dans les herbes! C'était le festin des barbares du début de *Salammbô* de Flaubert. Où allaient-ils tous ces marcheurs inspirés? A Chartres, sur les pas de Charles Péguy qui écrivit : *Beauceron je suis, Chartres est ma cathédrale!* Car la Beauce n'est pas loin, on peut même dire qu'elle commence ici, sur le « plateau » qui domine la vallée de l'Yvette. On y accède en quelques minutes de marche, et c'est merveille, certaines nuits d'août, de voir des machines grosses comme des maisons, éclairées par des phares puissants, progresser en se dandinant lourdement, et avaler sur leur passage la lourde nappe céréalière. Est-ce une hallucination olfactive? J'ai toujours cru sentir dans cet air surchauffé une odeur de farine, de fournil, de boulangerie...

**Michel Tournier**  
*de l'Académie Goncourt*